

## Chapitre II

### L'INITIATIVE LOCALE A LA BASE DE LA RECONSTRUCTION DE L'INDUSTRIE

En dehors du tissage traditionnel, dont la modernisation est menée par les grands groupes financiers, la reconstruction s'est faite essentiellement grâce à l'esprit d'entreprise des hommes du terroir, avec les moyens limités dont ils disposent, tant au point de vue technologique que financier. C'est pourquoi le décalage des structures économiques par rapport aux régions métropolitaines va se maintenir. Les nouvelles activités industrielles et agricoles se caractérisent par des formes originales, propres aux régions situées en dehors des grands foyers de développement. Leur répartition prend souvent à défaut les facteurs de localisation habituellement retenus, pour privilégier les structures psycho-sociologiques héritées de la société traditionnelle (1). La situation décrite ici est celle établie au début de 1974, avant que les difficultés conjoncturelles liées à la crise du pétrole et à l'inflation aient fait sentir leurs effets.

#### A - LA RECONSTRUCTION DE L'INDUSTRIE TEXTILE -

L'industrie de la cotonne et de la soie, qui avait constitué le secteur en pointe de l'économie régionale, avant d'être tenue à l'écart de toute adaptation par les "héritiers", va être réorganisée par les grands groupes financiers qui ont absorbé leurs affaires. Les entrepreneurs locaux vont continuer la poursuite de l'adaptation des secteurs rénovés (tissu-éponge de haute qualité et voile tergal) et conduire la modernisation des secteurs du tissage traditionnel, dont le poids paraît trop faible pour intéresser les capitaux extérieurs (industrie de la laine et tissage de la soie). Enfin, les "fils des fondateurs" qui prennent en mains les destinées de la maille sauront faire évoluer des structures qui restaient artisanales.

#### *I - LA MUTATION TECHNOLOGIQUE DE LA COTONNE ET DES INDUSTRIES ANNEXES ASSUREE PAR LES GROUPES EXTERIEURS*

##### *1 - la prépondérance des Tissages Roannais dans les tissus "plats"*

Lorsqu'en 1970, les Tissages Roannais deviennent la division tissés teints de Texunion, le regroupement des quatre ténors d'hier sous l'égide de DMC n'avait pas suffi à assurer leur survie. On se rappelle que les premiers exercices

4

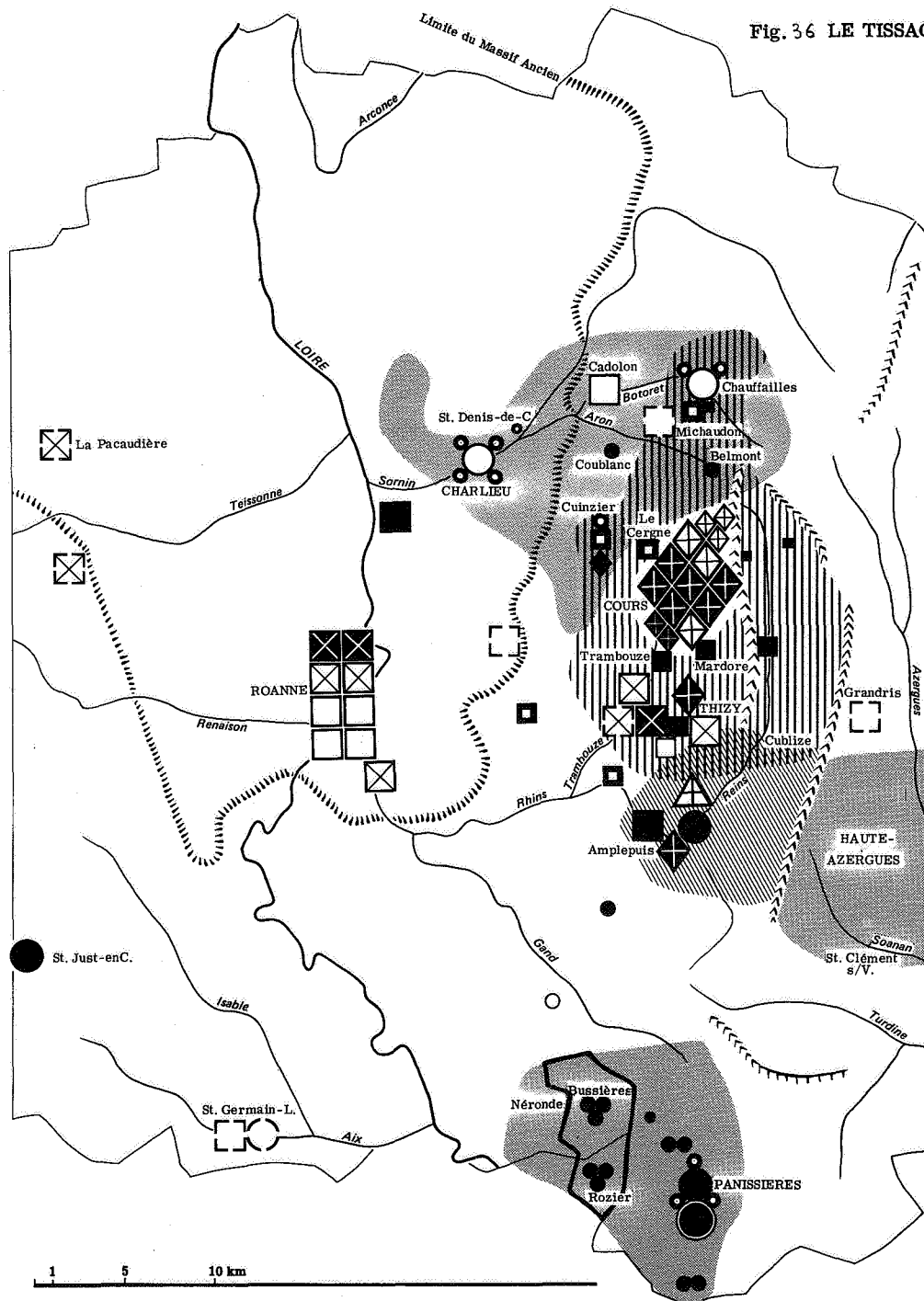
continuaient à être déficitaires et que celui de 1970 avait enregistré une diminution du chiffre d'affaires de 15%. L'apport des capitaux de Texunion et une restructuration complète suivant les règles du management vont se révéler indispensables pour franchir l'étape de la mutation technologique.

Il a d'abord fallu éliminer le matériel vieilli en surnombre et fermer la plupart des usines, dont tous les tissages de Roanne. Les locaux de Chamussy, rue Albert Thomas, sont utilisés à la préparation et à la teinture des filés (160 salariés). Les deux établissements extérieurs à la région, amenés par Chamussy, ont été conservés : la filature de coton cardé de Breitenbach, près de Colmar, qui avec 17.000 broches produit 1200 tonnes de filés (135 salariés); l'usine de Gueures, près de Dieppe, qui occupe 155 ouvriers à la préparation et au tissage, doté de 276 métiers à quatre navettes, le seul à travailler encore en double équipe. Le tissage dans la région est concentré dans l'ancienne usine Bréhard de Pouilly-sur-Charlieu, qui fait comme à Gueures le tissu fantaisie de grande diffusion pour confection industrielle, sur 276 métiers à 4 navettes (220 salariés) et dans l'ancienne usine Déchelette d'Amplepuis (160 salariés). Dans le vieux bâtiment, on continue la tradition des zéphyr et de la nouveauté, sur 116 métiers étroits, dont 51 jacquards, alors que le bâtiment construit avant la guerre 39 a été équipé de 96 métiers sans navette à lance télescopique, travaillant sur quatre trames. Le département linge de table, qui comporte un petit atelier de confection à Roanne a été maintenu.

On a éliminé beaucoup d'articles classiques, renouvelé dessins et coloris au gré de la mode, et ajouté des collections de tissus pour robe et pantalon féminin à celles pour chemise et blouse. On emploie pour moitié les fibres synthétiques. On soigne la qualité du service, particulièrement la régularité des livraisons et des réassortiments. La recherche technique porte sur le traitement des fibres et la teinture différentielle à la sortie du tissage, par le jeu de fils acides ou basiques. Le redressement se marque par une progression d'un tiers du chiffre d'affaires en francs constants entre 1970 et 1973 et le doublement des exportations, qui représentent à nouveau 20% de la production. L'Allemagne et les autres pays industriels ont pris la place des pays coloniaux. Les Tissages Roannais fournissent 62% des métrages de la région et 28% du tissé teint français, le reste étant réparti entre les Vosges et Mulhouse (2).

En fixant sur place un environnement de courtiers et de transformateurs à façon, ils favorisent indirectement les petites et moyennes affaires familiales qui se sont maintenues. Elles profitent de la suppression de la surproduction et du retour en vogue du vichy. Sept d'entre elles, qui ont en moyenne 80 salariés et se sont tournées vers l'article fantaisie en synthétique, ont

Fig. 36 LE TISSAGE TRADITIONNEL EN FACE DE LA GRANDE CRISE



ETABLISSEMENTS à forte production

- □ fermés vers 1960
- □ ◇ △ fermés pendant la crise
- ■ maintenus avec forte diminution d'effectifs
- ■ ◆ maintenus
- créé
- avec siège social □ ⊕ ⊗

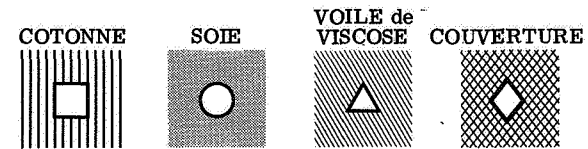
La taille des symboles est proportionnelle à l'importance des entreprises représentées

ZONE d'INDUSTRIE TEXTILE DISPERSÉE

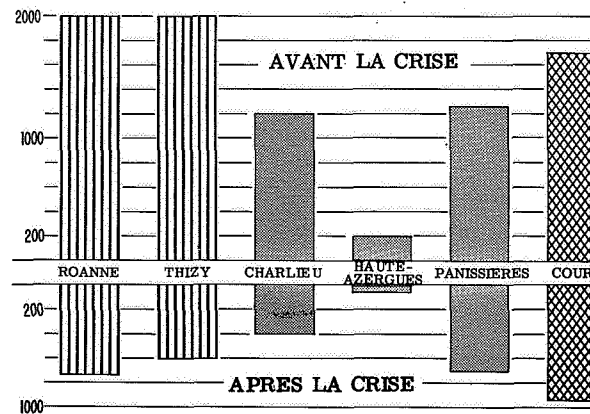
-(tisseurs à domicile, petites et moyennes usines)

- || COTONNE AVANT LA CRISE
- SOIE
- ▨ VOILE de VISCOSE
- zone de maintien relatif des tisseurs à domicile

● ■ petits et moyens établissements maintenus APRES LA CRISE



NOMBRE TOTAL d'EMPLOIS



formé un groupement d'intérêt économique (G.I.E.) StyIsept. Son but est de faciliter l'exportation vers les pays du Marché Commun, qui ne représente encore que 12% du C.A. On y trouve la "vieille garde" : Destre-Cherpin à Roanne, Déchelette à Montagny, Passot à Saint-Victor-sur-Rhins, Gouttenoire et Deveaux à Saint-Vincent de Reins, Lapalus à Thizy, Suchel à Mardore, face à un tisseur de soie reconverti : Trouillet à Chauffailles.

## 2 - La transformation

Le même type de structures se répète dans la transformation : prépondérance d'un groupe extérieur, vitalité des façonniers familiaux, bien équipés dans leur spécialité et qui s'adaptent vite comme Martin à Bourg-de-Thizy pour le chaîne-trame, Delorme à Roanne et Danjoux au Coteau pour la maille.

Le problème ne se posait pas dans les mêmes termes que pour la cotonne. La préoccupation de Gillet-Thaon, qui avait pris à la faveur de la crise de 1930 le contrôle d'une profession déjà regroupée, était de sauver l'important complexe de Roanne, en dépit de la chute des quantités à traiter. La démarche fut de diversifier les opérations, de s'ouvrir sur les marchés extérieurs et d'accroître la productivité. Elle sera couronnée de succès, puisque l'équilibre financier est rétabli en 1971, tout en consacrant 5% du chiffre d'affaires aux investissements. Là encore, on constate une considérable réduction du personnel, car si l'on tient compte de l'absorption de Brécharde en 1967, on est passé de près de 500 emplois avant la crise, à 350 en 1973. La division teinture en fibres travaille à 65% pour le marché local (45% pour le tissage et 20% pour la maille) et à 35% pour l'extérieur, surtout la bourre pour revêtements extérieurs et fausse fourrure. La division teinture-apprêt sur chaîne-trame fonctionne encore à 80% pour la région. Ces deux divisions ont connu une diminution d'activité de l'ordre de 40% depuis 1965. Elles ont subi relativement peu de transformations et ont le personnel le plus ancien : la moyenne d'âge y est de 42 ans. La division maille qui, avec 30% du personnel, réalise 50% du chiffre d'affaires est considérée comme la branche d'avenir : on lui consacre 80% des investissements. Si elle travaille actuellement à 80% pour Lyon et la région Rhône-Alpes en dehors de la place, on pense que les proportions seront renversées, car les polyester qui demandent des traitements complexes par thermofixation doivent se substituer aux acryliques, qui se contentent de traitements simples comme le calandrage.

Rhône-Poulenc qui, par l'intermédiaire de Pricel, contrôlait déjà l'usine d'apprêt sur chaîne-trame de Thizy (une cinquantaine de salariés) intègre en 1974 les Teintures et Apprêts de la Trambouze à Sevelinges, qui tournés vers le milieu local avaient repris leur développement. Entre 1970 et 73, leur chiffre d'affaires était passé de 7 à 13,5 millions de francs et leur personnel de 120

à 135. L'ensemble du groupe assure 50% des 50 millions de chiffre d'affaires et 40% des 5.000 tonnes traitées par l'ennoblissement du secteur Roanne-Thizy, pour lequel la part des établissements intégrés (Tissages Roannais et Guerry-Duperay essentiellement) reste du tiers.

### 3 - *Les industries annexes de la soierie et la production de fibres artificielles.*

Les groupes financiers se sont intéressés à la soierie régionale tant qu'elle avait maintenu un réservoir de main d'oeuvre peu exigeante pour la préparation et la transformation. Cela a conduit à de complètes reconversions et à des établissements coupés du milieu local. Aujourd'hui la difficulté d'adapter des bâtiments anciens, de recruter du personnel dans des régions qui se vident, le handicap de transports lourds sur les routes de montagne conduisent Burlington et Texunion à se demander s'ils n'auraient pas mieux fait de préférer la plaine lyonnaise à l'ancienne filature de schappe d'Amplepuis et à la petite teinturerie Goujat de Saint-Jean-la-Bussière, pour installer respectivement, le premier son unité de texturation (250 emplois), le second la teinturerie (300 emplois) pour les doublures tissées dans ses grandes usines de l'Isère. Par contre, le transformateur-marchand (3) de Lyon, qui en 1965 a aménagé un moulinage de fils de rayonne (125 emplois dont 80 femmes), dans le vieux tissage Develey de Coutouvre est satisfait de cette localisation, plus proche des utilisateurs que les foyers traditionnels de l'Ardèche, de la Drôme et de la Haute-Loire.

Premier bastion des industries annexes, "France-Rayonne" qui a pris en 1971 le nom du groupe auquel appartient l'usine, Rhône-Poulenc-Textile, a maintenu son implantation à Roanne, alors que le remplacement du charbon par le fuel, l'éloignement des sources d'approvisionnement en cellulose et des débouchés étendus à toute la France et à l'étranger ne la justifieraient plus aujourd'hui. La survie a été obtenue grâce au doublement de la production de fibranne (120 tonnes par jour au lieu de 60 en 1948, soit 70% de la production française) et à l'installation de la plus importante unité de nontissé d'Europe, alors que la main d'oeuvre était réduite de moitié (1399 en 1950, 750 en 1973). Le nontissé, obtenu à partir de la fibranne par voie humide, suivant un brevet Neyrpic utilisé pour la première fois, est entré en fabrication en 1972. La production (2200 tonnes en 1973) doit être portée à 6.000 tonnes par an (4).

Devenus des industries de capitaux, le tissage du coton et les industries annexes du textile n'ont persisté qu'en passant sous la coupe des grands groupes financiers. Le groupe lyonnais Gillet-Thaon, par l'intermédiaire de Rhône-Poulenc-Textile et de ses holdings se taille la part du lion. Par l'intermédiaire de Texunion, il détient 49% des Tissages Roannais et la teinturerie de Saint-Jean-la-Bussière. Il contrôle avec Gillet-Thaon 50% de l'ennoblissement du secteur de Roanne-Thizy et possède "France-Rayonne". Notons que la concentration financière n'implique en rien l'intégration technique et géographique entre les dif

férentes divisions et filiales. La teinturerie de Saint-Jean-la-Bussière ignore la production des Tissages Roannais, qui conservent les usines d'Alsace et de Normandie, pourtant plus proches des divisions de Texunion qui ont leur centre de gravité dans le Nord et dans l'Est.

## *II - LE ROLE PREPONDERANT DES ENTREPRENEURS LOCAUX DANS L'ADAPTATION DU RESTE DU TISSAGE.*

On n'a pas assisté à de tels bouleversements et semblable mainmise des groupes extérieurs, dans les autres secteurs du textile. Cela ne surprend guère pour ceux dont la rénovation a été continue comme le coton éponge et le voile tergal. Cela surprend davantage dans la laine et la soie, dont la rénovation prise en mains par les entrepreneurs locaux, plus tôt pour la première que pour la seconde, s'est accompagné de nombreuses disparitions.

### *1 - la poursuite de l'adaptation du tissage rénové.*

Les secteurs du tissage du coton autre que la cotonne sont eux aussi marqués par la prépondérance des firmes intégrées. Guerry-Duperay, la seule affaire familiale de cette importance qui subsiste, continue de faire cavalier seul pour les tissus lourds. Sa progression est régulière : 1500 tonnes en 1953, 2200 en 1964, 2600 en 1973. Le tissage est à Vinay en Isère. La transformation et le siège social qui occupent également 200 ouvriers sont à Roanne, où le tissage a été fermé en 1954. La confection de vêtements ouvriers, confiée à une filiale, Savo, qui utilise 20 à 25% de la production de tissus se trouve à Montceau-les-Mines, où elle emploie 265 personnes.

#### *a) la stabilité du tissu éponge.*

Si le tissu éponge est dominé par un groupe extérieur, c'est le résultat d'une implantation ancienne. Boussac a racheté, on s'en souvient, l'usine Jalla de Régnay en 1936, mais c'est entre 1955 et 1960 qu'il l'a agrandie et modernisée pour en faire la grande unité qui sort 30% de la production nationale, soit 220 tonnes par mois, dont le quart à l'exportation. Comme pour l'ensemble du groupe, il n'y a guère eu de modifications avant 1973 (5), quand, par souci de rentabilité, la fabrication a légèrement diminué en quantité et a été orientée vers des articles plus élaborés, ce qui a entraîné une réduction des effectifs de 900 à 800. Le tissage de popeline de Michaudon, arrêté en 1970, abrite maintenant la préparation (70 personnes), ce qui a entraîné la fermeture de l'établissement de Dunières, en Haute-Loire. Le tissage ainsi que le blanchiment et la teinture, qui ont bénéficié de gros investissements s'effectuent à Régnay (450 emplois).

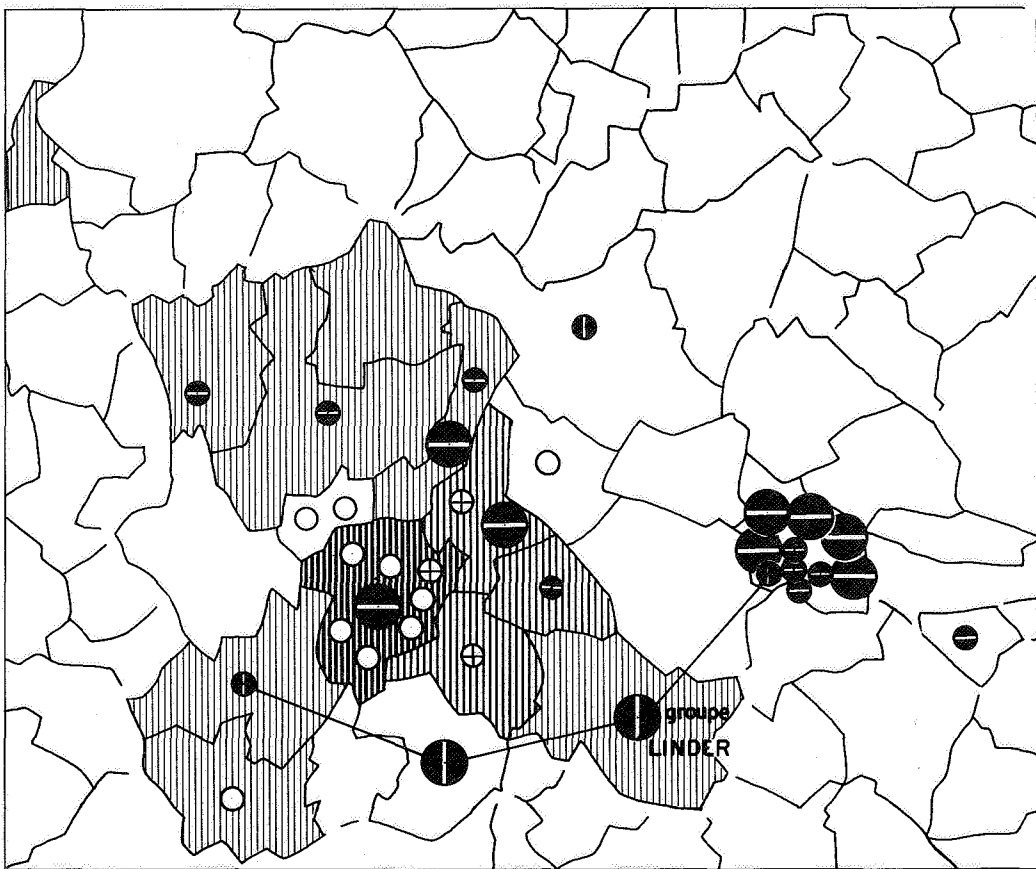
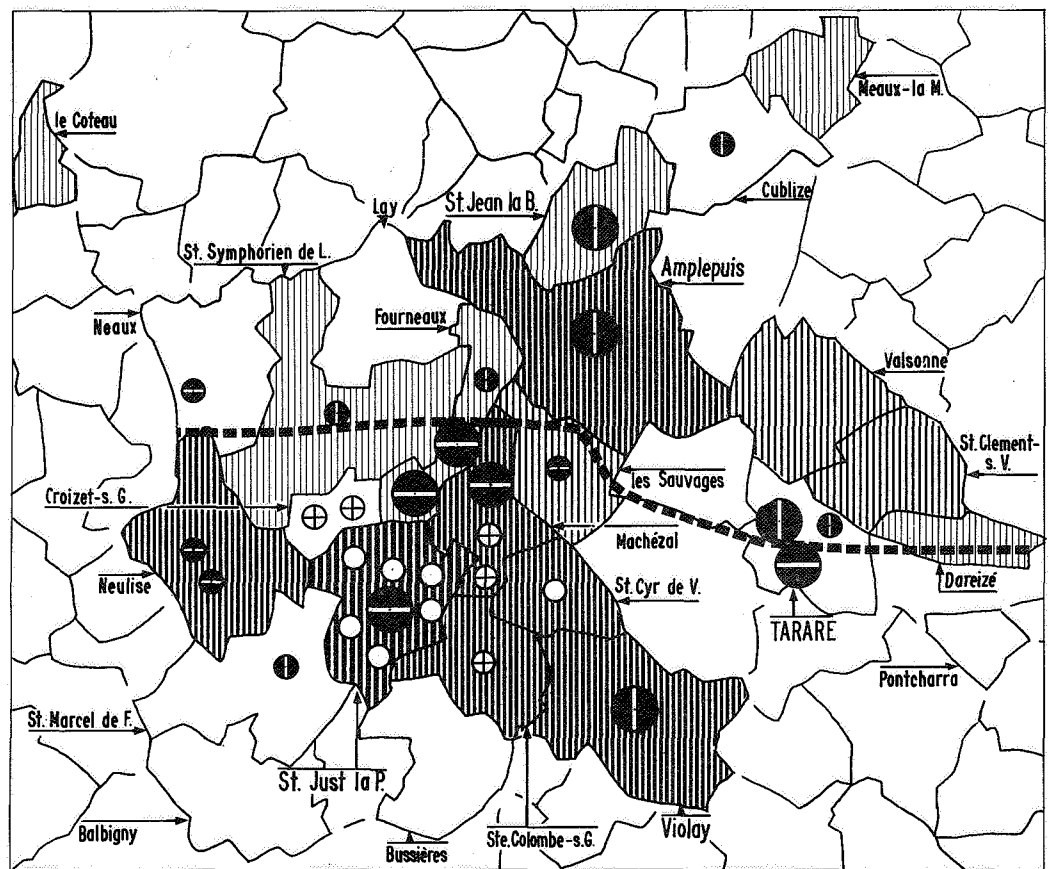
La confection est répartie entre Michaudon (20 ouvrières), Lay (45), Saint-Germain-Laval, Saint-Just-en-Chevalet et Régný (entre 65 et 85 ouvrières). La part de Jalla dans la production régionale, qui était de 50% en 1967, a augmenté à cause de la fermeture de l'établissement de Renaison de la Cotonnière de Moislans (Somme), en mai 72, en dépit de son rattachement à Descamps-Demeestère, intégré à la division linge de maison de Texunion, et de Gotheron à Roanne, en mai 1970, une affaire familiale qui a eu compté 200 salariés.

La prépondérance de Boussac n'empêche pas la vitalité des petites et moyennes affaires familiales, spécialisées dans l'article mode ou de haute qualité, dont l'écoulement ne présente pas de difficultés. Les trois plus importantes : Delorme à Roanne, qui a ouvert une annexe à Belmont en 1965, (100 emplois dans chaque établissement), Giraud à Riorges (40) et Bignon à Belmont (70) qui a installé sa confection à Montceau-les-Mines (50) et la préparation dans un tissage désaffecté de Combre en 1970 (10), ont réalisé en 1973 la moitié du chiffre d'affaires de Jalla. Mais il semble que la grande période d'expansion du tissu éponge, qui a coïncidé avec la crise de la cotonne soit passée.

b - La fabrique de Tarare à l'âge industriel.

- Le voile tergal : expansion dans la diversification et grâce à l'exportation (voir annexe 4).

En 1969, la production des voiles de Tarare a repris sa progression au rythme annuel de 8% : elle est passée de 75 à 100 millions de m<sup>2</sup> en 1973. Pourtant le marché national du rideau s'est ouvert largement aux importations de voile transparent sur métier Rachel, plus léger et meilleur marché, et de voile scandinave, de texture lâche, en gros fils de couleur voyante, mi-transparent, mi-opaque ce qui permet de se passer d'une tenture. La fabrique locale s'est adaptée à la situation nouvelle. La part des voiles-tergal est tombée de 75 à 50% au profit des voiles en autres polyesters (6), meilleur marché, destinés à la consommation intérieure (de 10 à 15%) et surtout des voiles tergal-lin, passés de 10 à 25%, dont l'aspect est proche du voile scandinave, baptisé "rustique" pour en faire oublier l'origine. Quatre des principales maisons ont abordé la fabrication de ce dernier qui représente maintenant 10% de la production locale (7), sur métiers à forte productivité. Si les ventes en France se stabilisent à 2.000 tonnes, l'expansion repose sur les exportations, qui absorbent 50% de la production. L'association France-Voiles a la tâche de les favoriser. Elles sont destinées pour 45% à l'Amérique du Nord, où les Etats-Unis devancent de peu le Canada et pour 45% à la CEE, dont la moitié vers l'Allemagne. A côté du voile, certaines firmes maintiennent des fabrications

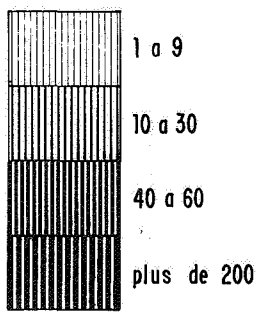


au NORD = VOILE D'ALGERIE  
 au SUD = VOILE D'AMEUBLEMENT

1955 1972

- VOILE de RAYONNE = seulement autour d'AMPLEPUS  
 - VOILE d'AMEUBLEMENT = reste de la zone

ARTISANS



USINES

- façonnier
- ⊕ " donneur d'ordres
- fabricant-usinier (siège social à Tarare)
- " " " " hors de "

automatisés - métiers - automatiques



FIG. 37 LA CONCENTRATION DU TISSAGE DU VOILE  
 DANS LA FABRIQUE DE TARARE  
 APRÈS LA CRISE DE 1967





différentes, comme le linge de table ou les tissus fins. Les premiers métiers automatiques commencent à être remplacés et Godde-Bedin a doté son usine de Muhlhouse de métiers sans navette, maintenant qu'est résolu le problème des li-  
sières.

Cette expansion se fait dans le cadre des structures mises en place depuis 1966 : transformation des fabricants en industriels, élimination à terme des artisans-tisseurs. La fabrique de Tarare repose sur une dizaine de moyennes entreprises, de 50 à 250 salariés, et sur deux grandes : Godde-Bedin, la seule filiale d'un groupe extérieur, en l'occurrence Rhône-Poulenc-Textile (105 millions de chiffre d'affaires) et Linder (85 millions). L'expansion de la firme de Violay continue. Après Châtelard, elle a absorbé Giron-Demollière. Elle a construit un nouvel atelier de confection à Bussières et, pour ne pas être en reste avec sa rivale, projette la construction d'une teinturerie intégrée. Par contre, les petits fabricants ont cessé de monter des métiers et certains ont disparu. Les usiniers-façonniers de Saint-Just-la-Pendue et des villages voisins ont au contraire renforcé leur position. Ils sont parvenus à porter la discussion des tarifs en réunion paritaire avec les donneurs d'ordres et, pour affirmer leur indépendance, cinq d'entre eux se sont mis à leur compte pour une part symbolique de leur production.

- La transformation : nouveaux marchés et conversion.

Le textile à Tarare (8), c'est aussi la transformation qui occupe encore le tiers de la main d'oeuvre de la branche, soit 1400 personnes. C'est l'héritage de l'époque où les tissus venaient de toute la France pour être teints et blanchis à cause de la pureté des eaux de la Turdine. On retrouve une structure de type cotonnier, avec la prépondérance d'un holding, toujours aux mains d'une famille de la ville, les Héritiers de Hippolite Champier, et la vitalité de moyennes entreprises, travaillant surtout pour le voile, comme G. Thivel et Martin, qui vient de s'agrandir sur la zone industrielle.

Le groupe Champier avec 1500 salariés, constitué en 1850 à partir d'une modeste entreprise, s'est fortement développé entre les deux guerres, où il a absorbé de nombreuses affaires locales et acquis les actuels établissements Dolbeau à Bourgoin, spécialisés dans l'impression sur tissus vestimentaires (450 emplois). En tant qu'ennoblisseurs, les Etablissements Réunis (100 salariés) et la Société Anonyme des Teintureries de la Turdine (670) ont dû adapter leurs activités pour conserver une place de façonnier qui déborde du cadre local. En effet, la teinture et l'impression du voile n'occupent qu'une centaine de personnes. Ils traitent 70% du marché national du blanchiment de la gaze à pansements, dans l'usine de la route de Violay (70 emplois). L'essentiel de l'activité des

usines de la route de Lyon et de la route de Paris repose sur le traitement de la maille pour les tricoteurs de Roanne, sur celui des tissus de coton et de synthétiques, et sur l'impression de tissus d'ameublement. La constitution d'un groupement d'intérêt économique avec un filateur et un tisseur permet de passer de gros marchés avec l'administration et l'étranger. On ne néglige pas non plus les techniques nouvelles, comme le contre-collage de nontissé sur tissus pour revêtements muraux.

La composante la plus originale et la plus dynamique du groupe est sans conteste la société "B.A.T., applications et revêtements plastiques". La transformation des plastiques est un prolongement direct de l'ennoblissement, depuis la substitution des résines synthétiques aux apprêts naturels à base de fécule, d'amidon et de cellulose. En effet, quand on passe une couche épaisse de résine, on a un tissu enduit; quand la couche est plus épaisse, on a un tissu composite, comme le simili-cuir; quand on ôte le support textile, on a une feuille de plastique. Les Champier ont joué un rôle de pionnier en ce domaine : en 1936, un des associés crée l'une des premières unités de France à enduire les toiles de vinyle, dans une ancienne blanchisserie, ce qui explique le sigle B.A.T., qui signifie : Blanchisserie et Apprêt de Tarare. Mais le développement ne se fera vraiment qu'après 1947, quand l'usage des résines, appliqué depuis longtemps aux Etats-Unis, s'étend à l'Europe Occidentale. Au début, leur fabrication est encore peu courante et B.A.T. profite de la proximité des établissements de pointe de la chimie lyonnaise. De 20 en 1947, l'effectif monte à 70 en 1950, 220 en 1955, 310 en 1960 et 400 en 1964. En 1966, on passe de la phase de croissance rapide à la phase d'organisation. Le personnel est stabilisé à 380, dont 60 à l'annexe d'Amplepuis. La production de l'ordre de 600 tonnes par mois, ce qui en fait la 6ème affaire nationale, est exportée à concurrence de 12%. Elle se répartit pour moitié entre tissu et carton enduits et d'autre part revêtements de sol de qualité, comme le taraflex. Le service de recherche, sous la direction de cinq ingénieurs, est essentiel pour maintenir un taux de croissance de 10% par an. Elle se fait au rythme de l'autofinancement, qui absorbe 5% du chiffre d'affaires, car la société tient à rester une affaire familiale.

## *2 - La laine à Cours : l'adaptation spontanée d'une industrie traditionnelle*

Cours demeure un foyer non négligeable d'industrie lainière, puisqu'il fournit 50% de la bourre d'effilochage, 30% des couvertures et 50% des tissus d'entretien fabriqués en France. Il présente dans la région l'originalité d'être un foyer intégré à partir du traitement de la matière première que sont les déchets; de réaliser des tonnages considérables : 20.000 tonnes de bourre, 8.000 tonnes de produits finis, ce qui équivaut à la production cotonnière du secteur

de Roanne-Thizy; l'originalité enfin d'avoir limité la diminution de l'emploi, passé de 2000 avant la crise de 1930 à 1300 aujourd'hui. Tout cela a été réalisé sans modification profonde des fabrications, à l'inverse de Tarare, et sans bouleversement des structures, qui continuent à être caractérisées par les petites et moyennes entreprises familiales autochtones, à l'inverse de Roanne.

Tableau 1 - Répartition des effectifs ouvriers dans l'industrie de la laine (juillet 1974)

	Nombre d'entreprises			Nombre de salariés
	Total	moins de 50 salariés	de 50 à 170 salar.	
Cours				
-effilochage	4	4		65
-t.d'entretien et nontissé	6	3	3	400
-couvertures	7	3	4	530
Pont-Trambouze				
-effilochage	1	1		10
-T.d'entr. et nontissé	1	1		10
-couvertures	1		1	100
Thizy-Marnand				
-effilochage	1	1		15
nontissé	1	1		15
-couvertures	1		1	150
<b>Total</b>	<b>23</b>	<b>14</b>	<b>9</b>	<b>1300</b>

La seule pénétration extérieure a été l'installation en 1941, dans une usine désaffectée, d'Etienne Motte, de la célèbre famille des lainiers du Nord, désireux de s'établir en zone libre. Si son entreprise est la première de la place, avec 170 emplois et 13,5 millions de chiffre d'affaires, elle n'est pas disproportionnée et elle vit de moins en moins à l'écart (9). Ce bilan est assez surprenant pour la petite ville la plus élevée du Haut-Beaujolais, où les sapins côtoient les usines, isolée à l'amont de la vallée de la Trambouze. C'est une première illustration du phénomène montagnard, où l'esprit d'ingéniosité et de décision explique l'adaptation constante et le renouvellement de l'aventure industrielle dans un milieu difficile.

Cours a eu aussi ses patrons-héritiers, peu enclins à évoluer avec leur temps. La fermeture en 1965 du marché algérien, qui absorbait la moitié des exportations leur a été fatale. Les dernières entreprises traditionnelles ont cessé leur activité en 1970 et 1973; parmi elles, Poizat, qui avait été la plus importante. Mais d'autres générations ont pris le relais. La décolonisation n'a fait

qu'accélérer l'abandon progressif de la couverture, de médiocre qualité, primitivement la couverture "de traite", faite à partir de chiffons et troquée dans les comptoirs des colonies, d'où son appellation. Le fier slogan "Cours couvre le monde" n'est plus de mise, mais la place a pu s'imposer sur le marché extérieur. Deux entreprises ont ouvert des usines dans les anciens pays importateurs : Thion en Algérie et Poyet de Pont-Trambouze qui emploie 500 ouvriers à Tananarive.

Le renouveau de l'effilochage, c'est-à-dire la transformation des chiffons en bourre, n'est pas le moins surprenant. Jusqu'en 1965, ce fut une activité artisanale, au mieux semi-industrielle, destinée à fournir la "laine régénérée" utilisée sur place. Les débouchés extérieurs se sont considérablement amplifiés, pour la matelasserie, les sièges d'automobile, les plaques d'insonorisation, les tapis de sol, au point que la consommation locale ne représente plus aujourd'hui que le dixième. Les anciennes affaires se sont modernisées : ainsi Guérin à La Ville, avec 30 salariés, a vu sa production décupler de 50 à 500 tonnes par mois depuis 1955 et a ajouté une teinturerie. Des chiffonniers en ont monté de nouvelles. On en compte six aujourd'hui, employant une centaine de salariés. L'effilochage a tous les caractères d'une industrie lourde, tant par les tonnages que par les investissements nécessaires. L'apport des chiffons et l'expédition de la bourre représentent un trafic de près de 40.000 tonnes, qui s'effectue par camions. Il a fallu cent millions de francs de matériel pour une affaire de 8 ouvriers. Les machines nouvelles (dépoussiéreuses, effilocheuses, presses) ont été mises au point en 1968-1969 par une usine de Cours, qui a acquis le monopole mondial de sa spécialité.

On ne fabrique pratiquement plus de couvertures en laine régénérée, destinées en dernier ressort aux collectivités. L'éventail va maintenant du bel article moyen en laine mélangée d'acrylique, à l'article pure laine. Les établissements Motte ont joué un rôle certain dans cette évolution. Mais la grande affaire est actuellement le tissu d'entretien : chamoisine et surtout la toile à laver, le wassingue. Le nontissé y compris, il représente 6.000 tonnes par an, contre 2.000 aux couvertures. Quatre entreprises, Motte et trois petites, ne font que la couverture. Quatre importantes font les deux. Deux petites et deux grandes, Plasse et Thion, ne font que le tissu d'entretien. Il a été introduit vers 1920 dans la plupart des usines comme activité complémentaire pendant la morte saison. A partir de 1930, il devient pour certaines, la fabrication exclusive. La demande a longtemps augmenté rapidement. Elle aurait plutôt tendance à se stabiliser, mais Cours profite de la fermeture de petits établissements, un peu partout en France. Le wassingue est fabriqué avec la bourre, mais le coton pur est employé pour les

articles nobles, comme les sorties de bain, enduites de caoutchouc, dont la vente est aisée. Thion et Plasse ont été les premiers de la région à s'intéresser au nontissé. Ils se sont associés pour monter deux ateliers, le premier à Thizy dans un tissage Boussac en 1967, avec trois industriels d'autres régions, le second à Cours dans un local neuf en 1970. Ils ont été imités par deux effilocheurs qui ont ouvert une troisième unité. Le nontissé représente 15 à 20% du tissage traditionnel, mais comme la productivité est très grande, il n'emploie qu'une soixantaine de salariés. Les débouchés n'augmentent pas à un rythme aussi rapide qu'on pourrait le penser.

Les usines se sont profondément transformées. On tâche d'aménager des salles spacieuses et fonctionnelles dans les vieux bâtiments de granit en hauteur, quand ils ne sont pas remplacés par des constructions basses en parpaings. On a renouvelé les cardes, les canneteuses, les installations de teinture; on a des grazes électroniques et les métiers sans navette, fabriqués par une entreprise de la ville, sont maintenant les plus nombreux. Les gains de productivité auraient entraîné une compression de personnel plus sévère, si la clientèle ne recherchait pas une présentation plus soignée. C'est particulièrement vrai pour les tissus d'entretien. Le wassingue, d'abord gris, fut successivement blanc, puis en couleurs; maintenant on le demande imprimé. Il faut le livrer plié ou en lots sous plastique, ce qui multiplie les manipulations, qu'effectuent les femmes.

### *3 - Cette soierie qui ne veut pas mourir.*

La fabrique lyonnaise délaisse les petits ateliers au matériel vieilli qui subsistent. Le tissage, abandonné à l'atavisme local, ne va cependant pas disparaître. Malgré la fermeture de la plupart des établissements et la diminution de moitié des tisseurs salariés, dont le nombre ne dépasse guère le millier, la production a été maintenue en quantité et en chiffre d'affaires. La petite nouveauté se maintient à Charlieu et dans quelques villages autour de Panissières comme Montchal et Essertines-en-Donzy, pour quelques petites affaires familiales, qui ont modernisé leur matériel; elles comptent rarement plus d'une quarantaine de tisseurs. A Amplepuis, le tissage Ferrari emploie encore 140 personnes, mais l'indémaillable et le jersey constituent l'essentiel de son activité. Les mêmes structures se retrouvent dans la haute nouveauté. Le degré de mécanisation est fonction de la perfection que l'on recherche. On utilise le métier conventionnel à 120-140 coups-minute, qui sort sept à huit mètres par jour, pour les copies d'ancien destinées aux monuments historiques ou aux palais officiels, comme chez Lorton à Charlieu. Mais le métier sans navette, dans ses adaptations actuelles, se prête aux articles délicats et fait bon ménage avec la mécanique Jacquard. Le matériel le plus moderne possible, la recherche de l'article spécial, l'indépendance par rapport aux intermédiaires sont les conditions de survie.

La réponse apportée à ces exigences a bouleversé les hiérarchies antérieures. Le président du Syndicat des Soieries Lyonnaises (pour les façonniers) a dû fermer en 1972 son usine de Saint-Just-d'Avray (70 ouvriers), après celle d'Amplepuis, ce qui accentue l'abandon du secteur de la Haute-Azergues. Les 5 ou 6 tissages à façon de Bussières et Rozier-en-Donzy, qui travaillent en double équipe sur du bon matériel, sont très sensibles aux soubresauts de la conjoncture. Par contre, un ancien tisseur de voile d'Algérie de Fourneaux s'est reconverti, avec succès, dans la robe du soir et la robe de mariée, en soie naturelle et fils métallisés, pour la haute couture parisienne. Il achève la construction d'une teinturerie qui préserve les techniques les plus délicates délaissées par les grandes affaires, en association avec un spécialiste lyonnais chassé par l'expansion urbaine. L'ensemble va employer 70 personnes. La plus belle aventure a été réussie à Panissières par les frères Dutel, des ouvriers qui se sont mis à leur compte. Ils ont fait la conquête du marché américain qui absorbe 90% de leur production de tissus pour cravates. Ils ont racheté un petit tissage à Vizille et doublé leur chiffre d'affaires entre 1969 et 1971, où il est de 11,3 millions, avec 107 salariés. Mais les mesures de défense du dollar de l'été 1972 remettent en cause cette fulgurante ascension.

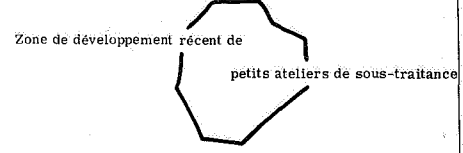
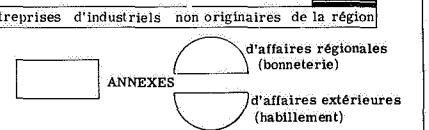
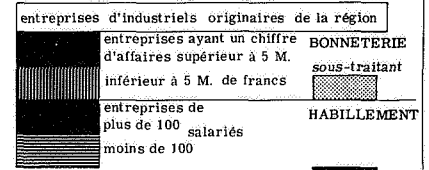
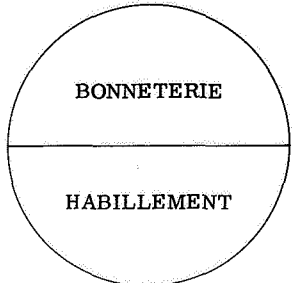
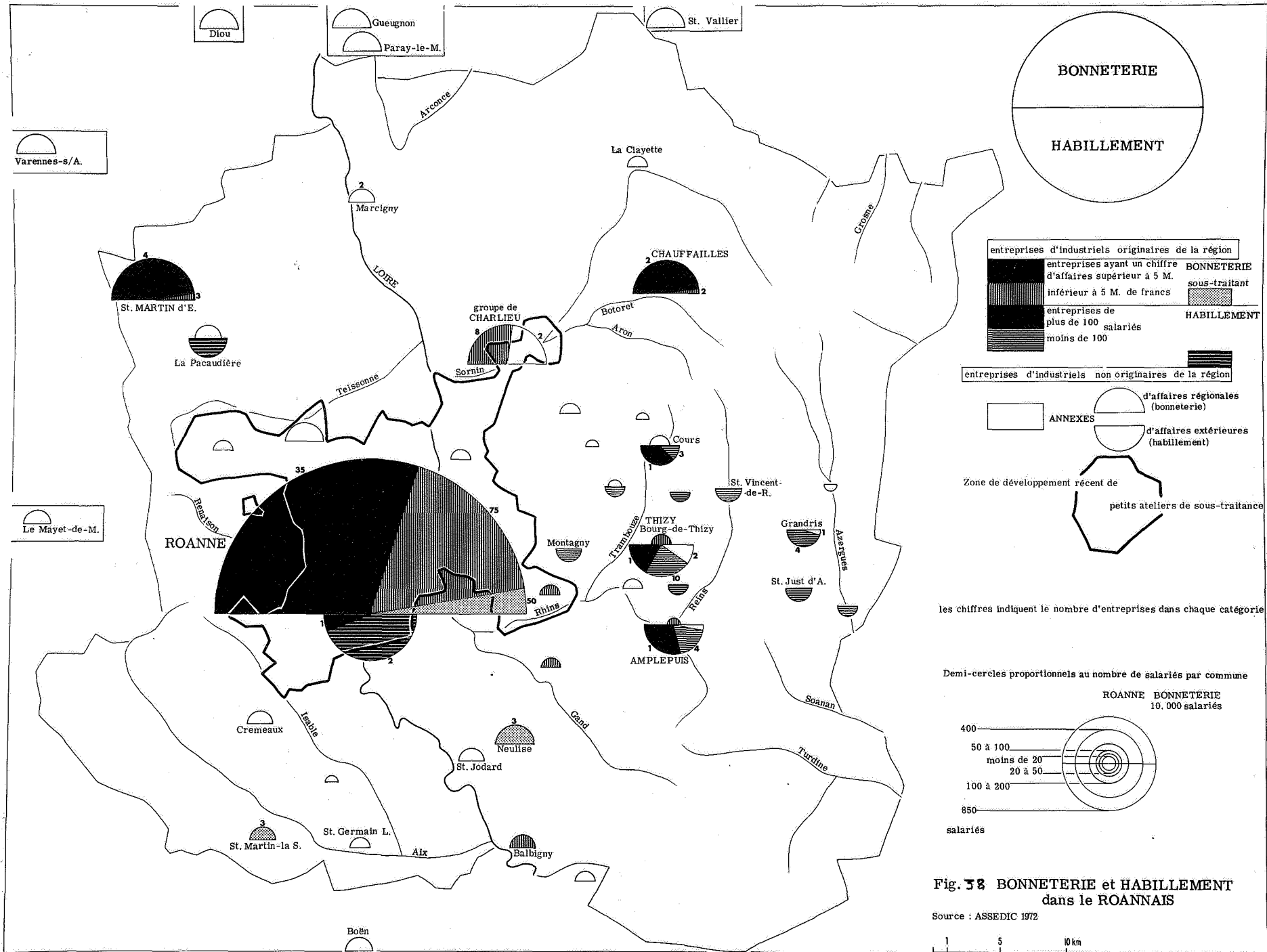
Beaucoup plus stable apparaît l'Union des Gazes à bluter, qui allie la tradition, le déterminisme géographique au modernisme. Le tissage à bras de la gaze de soie naturelle pour tamiser la farine fut, jusqu'en 1952, le fait de 350 paysans-tisseurs des Monts du Lyonnais, entre la plaine de Feurs et les Monts de Tarare, à cause du degré hygrométrique favorable à cette altitude. Avec l'apparition des fibres synthétiques, la gaze peut être tissée sur métier automatique et trouve d'importants débouchés en dehors de la meunerie, pour les filtres destinés à l'automobile, l'industrie chimique, la transfusion sanguine et pour les tissus à imprimer. La famille Martinod supprime deux établissements à Lyon et Montauban et concentre la fabrication à Panissières, où est construite en 1956 une usine aveugle à air conditionné, qui abrite 68 métiers automatiques (10). Les derniers tisseurs à bras, qui travaillaient pour le tiers-monde, ont disparu dernièrement. Les 90 tisseurs en usine du début sont maintenant 120 et les exportations représentent 40 à 50% de la production. Refuge des vieilles fabrications, Panissières l'est encore avec le travail du lin, que continuent un tissage d'une centaine de métiers pour serviettes et nappes et une affaire de confection et de négoce spécialisée dans le linge pour collectivités, le tout représentant une centaine d'emplois.

### III - LA MAILLE ET L'HABILLEMENT A L'AGE DE MATURITE ?

De l'automne 68 à l'automne 73, la maille et l'habillement connaissent une nouvelle phase de croissance, puisque leur chiffre d'affaires en francs constants augmente de 10% par an environ. Mais contrairement à l'âge d'or de 1955 à 1964, cette croissance se fait dans une relative stabilité de l'emploi. Cette évolution se rapproche assez bien de celle constatée pour les villes manufacturières de l'"Italie du milieu". Elles ont connu à partir de 1962 une crise d'adaptation, qui traduit une augmentation de la capacité de production plus rapide que celle de la demande -ce qu'on a constaté pour la maille de 1964 à 1968- et une augmentation plus rapide du coût de la main d'oeuvre que de la productivité. Roanne a connu ce problème avec la forte augmentation du SMIG consécutive aux accords de Grenelle en Juin 1968. Les solutions italiennes ont été l'abandon de la production courante, qui incorpore beaucoup de main d'oeuvre pour une faible valeur ajoutée, et la recherche de la productivité la plus élevée conciliable avec l'impératif de flexibilité, qui fait la force des entreprises familiales dans le domaine de la mode (11). La maille s'est engagée dans cette voie, avec la modernisation des entreprises de plus de cent salariés qui sont les "locomotives" de la place, et avec la constitution d'un secteur indépendant de tricotage. Mais la bonne marche des affaires n'est-elle pas due avant tout à une conjoncture générale exceptionnellement favorable ?

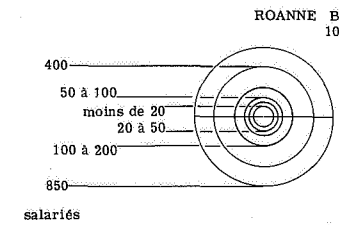
#### 1 - Les bonnetiers-confessionneurs entre la tradition et le progrès.

Les entreprises de plus de cinq millions de chiffre d'affaires continuent de représenter l'élément le plus solide et le plus dynamique du groupe roannais, fort de ses 13.000 salariés distribués entre 300 maisons. D'après "Connaissance de la Loire" (12), elles sont une trentaine en 1972 comme en 1969. Elles font 60% du chiffre d'affaires et rassemblent 55% de la main d'oeuvre en 1972, ce qui marque une progression. Deux entreprises ont consolidé leur avance : Désarbre, dans le jersey de luxe (40 millions de C.A. et 700 salariés) et Pierron (55 M. de C.A. et 750 salariés), dans l'article de bonne qualité, qui s'est dotée d'une organisation de services exceptionnelle pour la place; elle est devenue le seul maître de la société commerciale Welcome-Pierron fondée en association avec le groupe Prouvost en 1968. La norme se situe entre 150 et 300 salariés, 5 et 20 millions de chiffre d'affaires : il s'agit donc d'entreprises moyennes. L'écart se creuse entre elles et les petites entreprises, qui tiennent par les qualités personnelles de leur patron et la faiblesse des frais généraux. A l'intérieur du groupe de tête, une certaine tendance à la concentration se fait jour, moins par la disparition pure et simple d'affaires non rentables, que par leur intégration sous une forme peu voyante. Le dirigeant d'une affaire saine s'arrange pour



les chiffres indiquent le nombre d'entreprises dans chaque catégorie

Demi-cercles proportionnels au nombre de salariés par commune



**Fig. 38 BONNETERIE et HABILLEMENT dans le ROANNAIS**

Source : ASSEDIC 1972

1 5 10 km



maintenir en activité une affaire en difficulté, en cautionnant les prêts bancaires et en lui rabattant du travail, jusqu'à ce qu'elle se remette à fonctionner de façon autonome. Ainsi se sont constitués un groupe Vigne et, plus discrètement, un groupe Le Gaillard. On constate aussi la vitalité de la sous-traitance. D'assez nombreux ateliers de tricotage et de confection ont été ouverts par d'anciens contremaîtres, particulièrement à la périphérie immédiate de l'agglomération roannaise.

C'est un moyen de remédier au tassement des effectifs dans l'agglomération, et à la disparition progressive du travail à domicile (1350 ouvrières en 1973 contre 2200 en 1968). L'autre moyen est d'ouvrir des annexes de plus en plus loin, dans la montagne manufacturière de La Clayette à Rozier-en-Donzy ou dans de petits centres comme Boën-sur-Lignon où s'est installé Pierron et Diou, entre Digoin et Bourbon-Lancy, où Cognet-Garas a profité de la présence d'une fonderie de moules de boîtes à vitesse qui occupe 800 hommes. Roanne, cependant, conserve la part du lion en concentrant 10.000 salariés. Deux centres secondaires autonomes se renforcent : Saint-Martin-d'Estreaux et Chauffailles. Un troisième se constitue autour de Charlieu, à partir de petites affaires comme celles que l'on rencontre isolées, à Balbigny et Saint-Symphorien-de-Lay. Hors le cas particulier de Chauffailles, où des tisseurs de soie se sont lancés en 1936 dans l'indémaillable et la lingerie féminine, les bonnetiers des bourgs, héritiers des fabricants qui donnaient à tricoter à la campagne, sont le plus souvent spécialisés dans le vêtement de dessus pour enfants, de la naissance à six ans. C'est peut-être que la main d'œuvre occupe une part plus importante dans le prix de revient. Enfin deux petits centres de sous-traitance se consolident dans la montagne à Neulise et Saint-Martin-la-Sauveté, avec une forte proportion d'ouvrières à domicile.

L'orientation vers le prêt-à-porter se renforce. Cependant, la petite pièce a très bien repris dès les premiers mois de 1971, aussi bien pour le fully-fashionné, que le coupé-cousu, moins sensible à la concurrence de l'Italie et de l'Extrême-Orient. Parallèlement, la qualité moyenne continue à s'améliorer. On continue à distinguer suivant le type d'articles fabriqués :

- les entreprises qui font l'article de luxe, menées par Desarbre et Goutille;
- celles qui font l'article de bonne qualité et l'on trouve derrière Pierron, beaucoup d'affaires solides, bien gérées, dont la rentabilité est certaine;
- celles qui font l'article bon marché, davantage orienté vers la petite pièce.

Même dans cette catégorie où l'on pratique encore la vente sans facture, la part de l'article de cavalerie diminue. Ce sont les affaires qui ont le moins évolué tant pour le matériel que pour les méthodes. A côté des petites maisons, on en trouve deux importantes : Lewinger, qui occupe la troisième place après Pierron et Desarbre, et Griffon Frères.

Tableau 2 - Les types d'entreprise de la bonneterie roannaise

Catégorie d'articles	Entreprises représentatives	C.A. 1973 base 100 en 1969	C.A par salarié en 1973 (francs)	% des exportations
luxe	Desarbre	150	60.000	40%
bonne qualité	Pierron	160	73.000	40
	Devernois	145	45.000	12
	Cognet-Garas	250	60.000	20
	Marc Griffon	200	100.000	15
bon marché	Lewinger	150	60.000	-
	Griffon frères	82	40.000	-
tissu au mètre	Louis Goutille	185	185.000	-
	Guzy-Flug	?	430.000	20
moyenne des entr. de + 5 M.C.A.		143	60.000	15

Source : Connaissance de la Loire (45), tableau des chiffres d'affaires

Sur le plan des structures, on se trouvait à un tournant. La génération des pionniers, empiriques par nécessité, car c'étaient souvent des self-made-men qui avaient "tout dans la tête et rien d'écrit", disparaît ( ). Elle cède la place aux enfants, plus familiers des méthodes modernes de gestion et enclins à une certaine concertation. La notion de concurrence, de secret de fabrication s'estompe. On visite fréquemment les usines des collègues et on leur confie du travail à un moment de soudure difficile. Un G.I.E. pour faciliter les exportations vers l'URSS et avoir accès aux marchés de l'État, GROFEXBO (Groupe des Fabricants Exportateurs de Bonneterie) a été constitué entre quatre entreprises moyennes "de tête". Mais les limites de l'évolution sur le plan commercial sont cependant vite atteintes : on constitue toujours des "collections-musée" et il est difficile de parler de spécialisation dans un "créneau" bien déterminé. Sur le plan de l'équipement par contre, beaucoup de matériel nouveau et bien adapté est entré. En dépit de cela, les bonnetiers roannais restent de gros artisans. Peuvent-ils être autre chose, puisqu'ils n'ont ni les moyens, ni l'intention, par attachement à l'entreprise "à taille humaine", de faire la grande série et qu'il leur faut conserver la souplesse nécessaire pour suivre les fluctuations de la mode ?

## 2 - L'essor d'un secteur nouveau : la maille au mètre.

Une poussée spéculative, comme en a tant connu la bonneterie roannaise dans le passé, fait apparaître, entre 1969 et le milieu de 1971, un secteur nouveau, celui du tricotage pour la vente de tissu au mètre. En quelques années, Roanne devient avec plus de 500 métiers circulaires, dont 200 jacquard, le centre de loin le plus important de la région Rhône-Alpes et se trouve, sur le plan national, à égalité avec Paris.

L'affaire démarre timidement en 1965-1966. A partir de 1969, il y a un engouement pour la maille dans la confection, à cause de son prix peu élevé et de ses qualités de confort. Elle conquiert des domaines jusque là réservés au chaîne-trame, comme le costume pour homme et le pantalon féminin. Ici l'initiative vient des soyeux lyonnais, qui imposent cette conversion à leurs confectionneurs et sollicitent la place de Roanne. Or des techniciens et des contremaîtres, pour lesquels l'avenir était pratiquement bouché dans la bonneterie classique, attendaient l'occasion de se mettre à leur compte. Cette nouvelle génération d'entrepreneurs voient les perspectives offertes avec des yeux d'industriels et investissent hardiment en ayant recours au crédit et au leasing, en dépit du coût du matériel : un métiers circulaire à forte productivité vaut 15 à 18 millions en uni, 25 millions en jacquard. L'affolement de la demande en 1971 les sert, car les prix de façon et de vente sont très élevés, alors que les frais sont réduits pratiquement aux investissements. Ils en profitent pour doubler leur parc. D'autre part, les bonnetiers roannais placent chez eux des machines qui tournent pour plusieurs donneurs d'ordres, ce qui assure une utilisation à plein de la capacité de production et de la main d'oeuvre. Comme il faut un technicien et trois tricoteurs pour trois métiers et que l'équipe fait les 3 x 8, on compte un homme par métier.

Ce secteur nouveau, qui réalise dès 1971 le quart du chiffre d'affaires de la maille, n'emploie pas plus de 500 salariés masculins, dans une vingtaine d'entreprises de dimensions réduites. Les plus importantes en effet font plus de 10 millions de chiffre d'affaires avec une quarantaine de métiers. On distingue les façonniers des fabricants, qui vendent directement aux confectionneurs et aux grands magasins. Quelques bonnetiers-confectionneurs d'implantation récente, comme Jean Girard, Louis Goutille ou Vigne ont considérablement développé chez eux le tricotage.

Ces structures souples vont permettre à la place de bien se comporter, en face de la crise violente que connaît le tissu au mètre à partir de l'été 1971. On retrouve là l'évolution caractéristique en dents de scie de la bonneterie à ses débuts. L'engouement pour la maille avait précédé l'adaptation

indispensable de la confection, quant aux méthodes et au matériel. La clientèle qui éprouve de nombreux déboires est vite réticente. Or pour se faire servir pendant la période d'euphorie, les confectionneurs avaient commandé au delà de leurs besoins et les tricoteurs avaient investi à tour de bras. Il en résulte une forte surproduction et un chômage sévère au niveau des grosses affaires. En Allemagne, les industriels qui avaient précédé le mouvement avaient monté de très grandes usines. Pour tenter de tenir, ils écoulent au prix du filé leurs stocks énormes, ce qui désorganise un peu plus le marché. En France, toutes les affaires montées par les groupes financiers sont en difficultés, aussi bien l'usine de Saint-Quentin du groupe Prouvost que Tricots-France à Colmar. Le cotonnier vosgien Isidore André, qui s'était reconverti, dépose son bilan. Le groupe Burlington, renonce à doubler l'unité de 40 métiers installée à Argis, près d'Ambérieu. Ces grosses affaires se révèlent fragiles en périodes incertaines, car elles livrent en grande série dans un délai de quatre mois. Ce délai est trop long pour le confectionneur, toujours dans la crainte d'un renversement de tendance. Au contraire, les petites maisons de Roanne répondent sur le champ à la commande, car le patron qui "sent" le marché constitue des stocks de filés dans les contextures et les coloris à la mode. Aussi la place tourne-t-elle encore à 85% de sa capacité. Mais c'est une période de repli. Les prix ont diminué de façon considérable. Les investissements sont stoppés, ce qui retarde l'introduction du métier électronique, qui vaut entre 30 et 40 millions pour un jacquard et qui exige de repenser la fabrication. Quelques affaires qui faisaient l'article bon marché ont du s'arrêter.

Le développement du tricotage élargit les besoins de la place, tant en filés, en matériel textile que pour la transformation. Mais il n'a pas donné lieu à la promotion de ces secteurs annexes, ce qui aurait permis à Roanne de devenir un centre intégré et de diversifier ses activités. Si les agences de matériel se sont multipliées, il continue de venir de Troyes et de l'étranger. Les firmes ont du reste été gravement atteintes par la crise de la maille au mètre. Les ARCT ont dû prendre une participation chez Lebocey, mais cela n'apporte rien à l'industrie locale. Une grande partie de la production supplémentaire de tissus est ennoblée à Lyon et Tarare, en attendant que Gillet-Thaon réalise son programme d'équipement. Roanne n'a le monopole national que pour une spécialité rare, l'estampage des films en acier pour métier jacquard. L'atelier, établi par un technicien parisien, s'est doté en 1973 d'un petit ordinateur pour traduire le dessin sur le film.

Si l'on se réfère aux évolutions les plus poussées constatées dans les villes manufacturières d'Italie (11), on se rend compte des limites des transformations de la bonneterie roannaise. La spécialisation des entreprises est

est à peine ébauchée. Les services à la profession et les industries auxiliaires ne se sont pas développées. Enfin la centralisation parisienne rend impensable la tenue d'une foire internationale, comme l'organisent Carpi dans la même branche et Vigevano pour la chaussure.

### 3 - *L'habillement (13) ou la modernisation d'une conversion limitée.*

On retrouve dans les industries de substitution au tissage traditionnel le phénomène des aires homogènes signalé pour celui-ci. A l'aire de la bonneterie roannaise, se juxtaposent sans interpénétration celles de la confection dans le pays de Thizy et autour de Villefranche. Sa présence à Roanne est en effet due à des initiatives extérieures.

La confection à Villefranche a pris une importance relative comparable à la bonneterie roannaise. Elle représente près du quart du chiffre d'affaires et, pour une agglomération de 25.000 habitants, elle contrôle 4.000 emplois, ce qui implique un taux d'activité féminine très élevé (42%). La comparaison peut être poursuivie au niveau des structures : on note la présence d'un peloton de tête d'une quinzaine de moyennes entreprises familiales, dont aucune ne dépasse 300 ouvriers et entre lesquelles la concertation ne va pas jusqu'à une véritable spécialisation. La profession a elle aussi connu sa crise d'adaptation, un peu plus tôt, dans les années 60-65, quand devant la concentration de la distribution, la fermeture des marchés coloniaux et l'évolution du marché intérieur, elle est passée du vêtement de travail au sportswear (jeans, blouson). Cette incursion sur les rives de la Saône nous rappelle que par la place qu'y tient le textile, Villefranche se rattache au Haut-Beaujolais, par une chaîne complexe de mutations qui ont conduit du marché des toiles à l'habillement, par l'intermédiaire de la transformation et du négoce des doublures. On voit aussi que la confection occupe une place modeste dans le pays de Thizy, avec un millier d'emplois pour 25.000 habitants.

Elle souffre toujours de n'avoir pas intéressé, au début du siècle, les marchands de tissus de Thizy, qui l'ont abandonnée à leurs subordonnés, employés, tisseurs, représentants, entrepreneurs certes, mais sans grands moyens. La plupart d'entre eux ont su passer entre 1950 et 1958 de la fabrication artisanale à la fabrication industrielle "au paquet" et, dans les années 60, de l'article utilitaire (chemise de travail, blouse et tablier) à l'article fantaisie en chemiserie et prêt-à-porter féminin, en particulier la robe. Mais trois entreprises seulement ont pu franchir le seuil des cent salariés, qui permet de constituer des affaires solides, dotées des services indispensables, tant pour la création que sur le plan commercial. Ainsi la

vingtaine de petites affaires, essentiellement thyzerotes, qui reposent sur l'omniprésence d'un patron Maître-Jacques, voient leur importance se restreindre : en 1973, elles n'occupent plus que 500 personnes au lieu de 750 sept ans plus tôt. Déjà en 1958, Laurent qui avait été le premier à faire la chemise de nylon, n'avait pu surmonter la crise de croissance provoquée par son intuition et avait dû fermer son entreprise.

Au contraire, les trois affaires qui ont franchi le cap prennent une importance croissante. Il s'agit de Guillermain à Thizy, passé de 100 à 140, de la chemiserie Colas à Cours, passée de 90 à 130 emplois et de Biolay pour la robe à Amplepuis, passée de 60 à 200 emplois et qui a dépassé en 1973 les 20 millions de chiffre d'affaires. Ces deux dernières ont pu profiter des primes de la zone II. Elles se sont dotées d'un matériel ultra-moderne et installées dans des bâtiments nouveaux. Leur production est considérable : 3.000 chemises par jour pour la première et 200.000 robes par an pour la seconde, soit 4% du marché national.

En dépit de leur progression, le pays de Thizy, la vallée de l'Azergues attirent les ateliers des confectionneurs de Villefranche et de Lyon, comme Revel qui s'installe à Thizy en 1971 pour la lingerie féminine. Ces annexes ne dépassent guère les 30 ou au maximum 50 ouvriers, car l'exode limite les possibilités d'embauche. C'est ainsi que, faute de main d'oeuvre, une importante affaire de Grandris, la maison Chanfray, qui avait été une des premières à faire l'article de sport, a dû se transporter à Orange en 1971, car ses effectifs étaient tombés de 250 à 50 ! Il ne reste plus pour attester la tradition cotonnière de ce village que deux confections d'articles pour les administrations et les personnes âgées, de 30 et 50 salariés.

La confection à Roanne ne doit rien au milieu local, à l'exception de la chemiserie Magnin-Ronzier-Mignard, créée au début du siècle pour l'article de Thizy et qui connaît une nouvelle expansion depuis qu'elle s'est adaptée à la demande actuelle: elle réalise aujourd'hui 5 millions de chiffre d'affaires avec 100 ouvriers. Deux usines importantes ont été installées après la Libération, dans des tissages désaffectés, par des industriels étrangers à la région, à la recherche de main d'oeuvre. Le premier est un confectionneur alsacien qui a dû abandonner son établissement proche d'Haguenau en 1939. Il s'est installé en 1940 à Ambazac, à vingt kilomètres de Limoges, et en 1947 à Roanne, où il transporte le siège social. Mavest atteint le niveau de la grande entreprise avec 45 millions de chiffre d'affaires et près de 100 salariés, dont 55% à Ambazac pour le pardessus et le complet et 45% à Roanne pour la gabardine, la veste légère et de sport. La seconde affaire

a été montée par un agent publicitaire parisien qui, en 1946, a l'intuition du marché qui va s'ouvrir au vêtement de sport en synthétique. Misant sur la mode et la publicité, elle ne craint pas de proposer des prix élevés. La progression véritable commence en 1965. La marque Olympic partage aujourd'hui avec Faisalp le premier rang en France pour l'article de sports d'hiver et s'impose aussi pour la collection d'été. La direction générale est à Paris. L'unité de Roanne emploie plus de 300 salariés recrutés pour 40% à l'extérieur de l'agglomération et cherche à atteindre les 400. Un atelier a été monté à Thiers. Le manque de main d'oeuvre constitue un goulot d'étranglement. Ce fut également vrai jusqu'en 1973, pour Mavest, qui frète chaque jour un car au départ de Feurs, à 40 km. de Roanne.

#### B - L'ESSOR DE LA METALLURGIE -

En 1936, la métallurgie ne représentait que 3% du chiffre d'affaires de l'industrie privée dans l'arrondissement de Roanne : elle en représente 25% aujourd'hui. Avec l' Arsenal cette fois, elle n'offrait que 2.000 emplois pour l'ensemble de la région : elle en offre plus de 10.000 aujourd'hui, sans compter les 3.200 emplois que les entreprises locales ont créés au dehors. Elle compte trois des plus importantes affaires de la métallurgie française : le premier arsenal du Groupement Industriel de l'Armement Terrestre, le premier producteur mondial de grues, avec Potain; et avec les Ateliers Roannais de Constructions Textiles (ARCT), le premier exportateur de matériel textile.

Alors qu'avant la guerre de 1939, les entreprises locales et l' Arsenal vivaient, la métallurgie régionale connaît à partir de 1955 une expansion impressionnante. Cette expansion ne doit pas grand chose aux décentralisations et s'opère suivant des formes adaptées aux faiblesses de la région. Deux petites affaires vont connaître un développement à la japonaise, grâce à la conquête d'une avance technologique, qui leur confère un monopole dans un secteur en expansion : les machines à texturer les fibres synthétiques pour les ARCT, les grues pour Potain. Les opérations simples de mécanosoudure et de montage effectuées sur place sont accessibles à une main d'oeuvre sans formation spéciale. Or elle est libérée en grand nombre par la modernisation de l'agriculture et du tissage. Il y a parmi elle, beaucoup de travailleurs indépendants de tradition, aides-familiaux sur la ferme paternelle, artisans, qui n'ont de cesse de se mettre à leur compte. La sous-traitance, encouragée par les entreprises "locomotives", car elle éponge les à-coups d'une croissance précipitée et irrégulière, va leur en donner